



## Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

# LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE L'ESPRIT FRANÇAIS

5

BY GUSTAVE LANSON

---

L'ESPRIT français ne se laisse pas aisément définir. Et la raison de cette difficulté est assez apparente. Un des penseurs les plus sagaces de ce temps la disait l'an dernier dans une de nos revues.

Tous les tempéraments tous les caractères se manifestent en France, et cela en proportions plus égales qu'ailleurs . . . Dans tous les domaines de l'activité civilisée, nous avons à citer, en grand nombre, des hommes de premier ordre, et le plus souvent des grands hommes; c'est ce qui nous distingue des autres nations, dont telle ou telle peut nous égaler ou nous surpasser sur un point, mais qui sont toujours affligées par ailleurs de quelque notable lacune. Où sont les sculpteurs de la Hollande, qui a de si grands peintres, et de l'Angleterre, qui a Shakspeare? Même différence lorsque l'on considère le cours de l'histoire: partout des léthargies ont suspendu, pendant de longues périodes, certaines activités intellectuelles, la vie de certains arts: des arts plastiques en Allemagne, depuis le XVI siècle. En France, et cela à partir du Moyen-age, toutes les activités sont restées en éveil: leur intensité seule a varié. . . .

La vérité est . . . que chaque aptitude est représentée en France par une petite élite, guère plus nombreuse qu'ailleurs, mais que toutes les aptitudes y sont comparativement bien représentées, tandis qu'ailleurs certaines le sont mal.<sup>1</sup>

On ferait la même constatation dans le domaine de l'activité sociale et politique. L'Angleterre a le génie de la liberté; la Prusse a le double génie de la docilité et de la domination: et ces génies s'affirment avec continuité dans l'histoire. Certaines nations n'ont jamais dévié de la ligne de l'intérêt, et n'ont jamais connu les élans de l'honneur ou

---

<sup>1</sup> Jules Sageret. *L'avenir de l'Union sacrée*, Revue de Paris, 1er Octobre 1916.

de la générosité. Nous, nous avons été realistes avec Louis XI, Richelieu, Louis-Philippe, impérialistes avec Louis XIV et Napoléon ; nous avons fait des guerres utilitaires, des guerres de magnificence, des guerres humanitaires et idéalistes ; et dans la même décade le monde nous a vus élever les autels de la Liberté et nous précipiter aux pieds de l'Empereur. Toutes les aspirations, des plus froidement âpres aux plus follement chevaleresques, se sont à tour de rôle, réalisées dans notre histoire, et nous avons paru, selon les heures, nés pour l'anarchie ou pour l'obéissance. Inconstante et déconcertante nation, chez qui la veille n'engage jamais le lendemain !

Voilà ce qui fait la difficulté de définir l'esprit français, et voilà justement ce qui nous fournit le premier élément de la définition : la variété. L'esprit français est le moins déterminé, le moins limité des esprits nationaux : il se révèle capable de tout.

La cause naturelle de cette variété se découvre aussitôt. " La France, dit M. Sageret, est le pays le plus riche en races." Par dessus les races encore mystérieuses de la préhistoire, sont venus s'entasser sur ce bord occidental du Vieux Monde, à l'aube des temps historiques, des Ibères, des Celtes, des Gaulois, sur lesquels les invasions et les migrations ultérieures ont encore déposé des Grecs, des Romains, des Italiens, des Francs, des Burgondes, des Wisigoths, des Bretons, que sais-je ? Il ne nous a même pas manqué des Sarrasins, ni quelques Huns.

De ce *pot-pourri* d'humanité, les forces égalitaires et assimilatrices du sol, du climat, de la religion, de la langue, des mœurs, du gouvernement, de la culture, ont fait un peuple. Notre esprit s'est déterminé, avec notre nationalité, entre le X<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle dans la France du Nord et du Centre, entre la Somme et la Loire, autour du primitif domaine royal, autour de Paris, dont la fonction régulatrice s'exerce déjà dans ces époques de centralisation très faible, et dont l'attraction intellectuelle et sociale se fait sentir même au delà des régions soustraites au pouvoir politique de nos rois.<sup>1</sup> La personnalité de la France est dès lors si fortement construite que toutes sortes de variétés humaines peuvent continuer à se déverser chez nous sans l'affaiblir ni

<sup>1</sup> Voyez les admirables descriptions des régions et provinces de la France de Michelet (Hist. de France, t. II) et de M. Vidal de la Blache, (Hist. de France pub. sous la direction de M. Lavis, t. I, p. 1).

l'altérer. Par l'extension de l'autorité royale et par l'élargissement des frontières, toutes les provinces de langue d'oc, Massif central, midi Méditerranéen, midi Pyrénéen, puis la Bretagne, l'Alsace, des parties de la Flandre et du Hainaut, des Basques, des Catalans, des Italiens de Nice et de la Corse,—par l'hospitalité donnée aux débris des races et des nationalités opprimées, une multitude de Juifs d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne et de Russie, d'Irlandais, de Grecs, de Polonais, entrent dans la vie française, et s'incorporent l'esprit français. Nous avons même étendu la France en dehors de la race blanche jusqu'à des *jaunes* et des *noirs*. D'une esclave de couleur sont sortis les trois Dumas—le général, le romancier et l'auteur dramatique.

Tous les matériaux hétérogènes se sont si bien fondus, absorbés, assimilés que parfois les plus nettes expressions de notre génie national, dans tous les ordres, se sont produites sous des noms qui accusaient l'origine étrangère. Les différences de race ont été réduites sans laisser dans l'esprit français autre chose qu'une richesse de nuances et d'aptitudes. Ainsi notre unité n'est pas physiologique, mais spirituelle; et nul n'en est exclu. La France n'est pas un "sang": c'est une âme, une méthode, un idéal, une civilisation. Dans l'empire de l'Angleterre, fondé sur la liberté, chaque groupe ethnique reste lui-même. Dans la nation française, dont la base est une culture, tout s'unit, tout s'identifie, tout communie. Il faut plus que du loyalisme pour faire un Français. Ce caractère d'*unité spirituelle*, ce sera, si vous voulez, le second trait de la définition que nous cherchons.

Mais pour sortir de l'abstraction, et trouver de quoi est faite cette unité spirituelle, regardons sous quelles formes l'esprit français s'est manifesté au cours des siècles. Il a pris, dans notre vie sociale et intellectuelle, trois formes principales, bien tranchées et assurément inégales, que quiconque est familier avec notre histoire et notre littérature reconnaîtra tout de suite.

En bas est *l'esprit gaulois*, qui est la forme inférieure, si l'on veut, mais sans doute l'étoffe première et commune de notre esprit national. Positif, sensé, clair, terre-à-terre, peu indulgent, badin, gouailleur, il a tantôt l'âpre crudité de la jovialité paysanne, tantôt la leste verdeur de la malignité bourgeoise. Il crée le *roman du Renart*, les fabliaux et les

farces; il coule à flots chez Rabelais; il se mêle à des sources plus délicates chez Molière et chez la Fontaine; il teinte encore de sa couleur l'oeuvre de Paul Louis Courier, d'Anatole France, et même d'Henri de Régnier. Voulez-vous le saisir tel qu'il est aujourd'hui dans nos faubourgs et nos villages? Regardez *Nono*, l'ivrogne bourguignon, ou *Gaspar*, le poilu de Montparnasse, ou *Bourru soldat de Vauquois*, le vigneron des côteaux de Champagne.

Nous avons été souvent sévères à cet esprit. Il nous semblait s'attaquer à tout ce qui dépassait le niveau de la médiocre humanité, des opinions reçues, des aspirations vulgaires. Avions nous raison? N'était-ce pas la prétention surtout qu'il raillait, le fracas des grands mots, l'orgueil des attitudes théâtrales, la vanité des mensonges magnifiques? Après tout c'est l'esprit gaulois qui tient la tranchée depuis trois ans; et ne semble-t-il pas nous avertir que c'est une chose très simple de mourir, et qu'il n'y a pas à faire tant d'embarras pour donner sa vie, quand on a une bonne raison de la donner. Nous disons de celui qui meurt: c'est un héros. Là bas, ils disent, eux: *Le pauvre bougre!*

Au dessus est l'esprit mondain, préparé dans les ruelles des *Précieuses*, épanoui dans les salons et à Versailles, et qui est devenu peu à peu la forme habituelle des classes cultivées. Ce n'est que l'esprit gaulois épuré, affiné, poli, enrichi de culture, décoré d'élégance. Précis, net, sec, impertinent, sceptique, dissolvant, ironique, défiant de la profondeur par haine de l'obscurité, de la sublimité par peur du vertige, amoureux avant tout de lumière et de délicatesse, et redoutant l'ennui plus que l'erreur, léger, brillant, exquis: il s'appelle tour à tour Voiture, Mme de La Fayette, Mme du Deffand, Doudan; il est un aspect de Voltaire, de Musset, de Mérimée. Dans les écoles, dans les ateliers d'artistes, il se rapproche de l'esprit gaulois, et devient "la blague."

Mais voici la forme supérieure de l'esprit français, la forme sérieuse et grande, qui tire sa séduction de sa hauteur. C'est l'esprit d'analyse, critique, logique, ordonnateur, démolisseur et constructeur, curieux du vrai, avide de clarté, détestant la confusion et la contradiction: l'esprit de Descartes et de Pascal, l'esprit de Montaigne et de Montesquieu. On s'étonnera que j'inscrive ici le nom de Montaigne. Mais le désordre de Montaigne n'est que l'aversion de l'ordre faux, et tout son livre est une recherche passionnée des conditions d'un ordre qui ne serait pas un artifice.

Lorsque l'on rapproche ces trois formes, *esprit gaulois*, *esprit mondain*, *esprit d'analyse*, on n'a pas de peine à discerner dans leur structure un caractère commun et dominateur : c'est *l'intelligence*.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît sur ma pensée. Je ne prétends pas que tous les Français soient plus intelligents que les hommes des autres nations, ni qu'on trouve parmi eux plus d'hommes intelligents que nulle part ailleurs. Je ne fais pas d'ailleurs de l'intelligence une supériorité absolue, et nos défauts y prennent racine comme nos qualités.

Je ne nie point non plus que la sensibilité soit la source profonde de l'énergie, de laquelle on pourra en dernière analyse toujours faire dériver toutes les croyances et les actions des hommes. Mais, cela posé, il y a pourtant des différences entre les hommes, des types différents de structure mentale; et l'énergie qui vient du sentiment, se laisse plus ou moins capter et transformer par le mécanisme intellectuel avant d'aboutir à la croyance ou à l'acte.

Tous les hommes sont composés, pour prendre la classification consacrée, de sensibilité, d'intelligence et de volonté. Chez les nations comme chez les individus, ces trois facultés (qu'on ne distingue que par abstraction) se mêlent et se composent en proportions variables. C'est tantôt l'une et tantôt l'autre qui commande. Une sensibilité intense, manoeuvrée par une volonté forte, avec une stricte économie d'intelligence, fait un très beau type humain. De la sensibilité et de l'intelligence, avec un minimum de volonté, fournissent aussi un type très séduisant et très riche. Il est évident que la qualité de la sensibilité importe beaucoup pour la valeur du type. Une volonté magnifique, employant une intelligence laborieuse au service d'une sensibilité grossière et égoïste, ne fera jamais un type humain supérieur.

Je dis donc que chez les Français, la combinaison caractéristique est celle où l'intelligence organise et colore l'activité spirituelle. La domination de l'intelligence se marque par la capacité et le goût de former des idées claires, des idées générales, et des séries logiques d'idées, par l'habitude aussi de regarder les choses du point de vue de la vérité, et non pas seulement de la bonté, de l'agrément, ou de l'utilité.

On ne contestera pas que notre langue ne soit l'image et la création de l'intelligence : ce *merveilleux instrument d'analyse*, comme l'appelait Condillac, oblige la pensée à se démêler, à montrer ce qu'elle est, et se prête mal à masquer

de beauté verbale la misère, la confusion ou l'incohérence des idées.

Pour notre littérature, c'est une banalité d'y louer la clarté, la logique, l'ordre, la mesure, ce qu'on appelle les *qualités françaises*, c'est à dire des qualités intellectuelles.

Si l'on nous regarde dans les dix siècles de production littéraire que nous avons derrière nous, nous ne sommes pas une nation mystique; nous ne sommes pas non plus une nation poétique. Nous sommes le pays de la prose, c'est à dire de l'esprit et de la raison. D'autres peuples étaient une poésie plus riche que la nôtre : notre prose défie la concurrence. La collection des prosateurs français—moralistes, conteurs, romanciers, historiens, critiques, mémorialistes, épistoliers, publicistes et vulgarisateurs de tout ordre—est d'une qualité, dans l'ensemble, incomparable.

Sommes-nous très artistes? La réponse variera selon qu'on se fera une conception de l'art plus ou moins sensuelle, mystique et poétique. Nous avons l'imagination artistique la plus logique, mathématique, mécanique, abstraite : l'imagination de la ligne et du mouvement, du symbole et du type. Nous excellons moins en musique qu'en peinture, en peinture qu'en sculpture, où depuis le douzième siècle nous n'avons pas eu une époque de fatigue; et pas plus en sculpture qu'en architecture, qui est le moins sensuel et le plus géométrique des beaux-arts. Dans tous les arts, nous cherchons l'idée sous la forme, nous aimons le fini, le précis, l'équilibre, l'ordonnance solide et claire.

Nos sciences aussi sont celles du précis et du fini. Nous fuyons les régions nuageuses de l'indéterminé, de l'inconnaissable, de l'infini, où s'ébattent les poètes et les mystiques. Nous sommes mal à l'aise dans les espaces vagues où le rêve achève plus que la raison. Aussi malgré nos grands métaphysiciens, ne sommes-nous pas une nation métaphysique : nous avons trop de prose dans l'esprit. Si l'universel nous attire, l'absolu nous donne le vertige. Nous nous tenons dans la zone du connaissable, où l'on rencontre des problèmes déterminés. Les sciences françaises sont la psychologie, où l'on saisit l'être immédiatement, et les mathématiques, où l'irréel, l'infini, l'inconcevable entrent en symboles précis. Notre conception de la science est essentiellement mathématique, et notre métaphysique a été souvent bâtie, depuis Descartes, par des mathématiciens.

Nous construisons avec plaisir des idéologies, et nous

nous confions un peu trop à la théorie. Mais notre esprit s'aperçoit vite qu'il ne dispose pas de la réalité, et que les faits n'ont pas de respect pour les belles idées. Nous ne nous amusons pas à penser le monde sans le voir, et nous ne nous enveloppons pas d'un nuage idéaliste. Le bon sens narquois du paysan français, comme la sagesse pratique de Montaigne, de La Rochefoucauld et de Voltaire, est le produit d'un exercice assidu de l'intuition et de l'observation.

Mais nous perçons si vite, et si clairement, à travers la réalité, nous en ramassons si aisément la signification, que nous sommes tentés de ne point nous charger de faits. La théorie se construit en nous sur quelques bons échantillons. Dès que la réalité nous la casse entre les doigts, nous avons bientôt fait de nous en procurer une autre, où la fâcheuse expérience s'ajuste. C'est là ce qu'on appelle la légèreté française, la légèreté de Voltaire, qui est d'ailleurs aussi bien la vivacité de Montesquieu.

Assurément nous avons su nous plier aux lentes méthodes de la science expérimentale. Claude Bernard, Berthelot, Pasteur sont bien français. Mais c'est la dernière leçon que l'intelligence reçoive, de suivre les faits au lieu de les devancer. L'image de notre tempérament national, c'est Descartes déduisant la physique, et faisant de temps en temps des expériences pour vérifier que ses chaînes d'idées suivent bien la ligne des phénomènes. C'est Leverrier démontrant la nécessité théorique d'une planète, et laissant à un astronome étranger le soin de s'assurer qu'elle est là en effet dans le ciel, à l'endroit marqué par la théorie.

La science anglaise accumule les observations et les expériences jusqu'à ce que l'idée soit imposée presque automatiquement par les faits, et s'en tient à la loi qui est le résumé exact des faits. La science allemande accumule les faits en les tordant pour en exprimer l'idée métaphysique et mystique qui doit se trouver au fond de la réalité, qui est la raison des apparences, qui est l'être.

La science française, sur quelques faits significatifs bien choisis, bien vérifiés, et finement analysés, dresse une théorie, qui n'est ni la simple formule de l'expérience, ni la manifestation d'une vérité transcendante, mais l'expression mathématique ou mécanique de l'enchaînement et de la génération des faits.

Dans la vie morale aussi nous nous distinguons par une lucidité, une clarté de conscience qui fait la physionomie de



notre sensibilité. Il y a chez nous, comme ailleurs, de la sensualité et de la passion, mais peut-être ce fond est-il moins trouble et moins désordonné. La France a le cœur intelligent. On aperçoit chez notre peuple une sorte d'amortissement des instincts, et des énergies sensibles, une certaine habitude d'équilibre et de modération, qui sont justement des facteurs de notre prosaïsme; et cela me paraît bien venir d'une aptitude à voir clair en nous-mêmes, à nous rendre compte de nos sentiments et de nos mobiles. Certains fanatismes doctrinaires mis à part, il n'y a de brutal et de violent que l'instinct ou la passion qui s'ignore: dès qu'on se regarde, on se réprime.

Nous nous gouvernons comme tous les hommes, par le sentiment, l'amour, la foi; mais nous réduisons nos sentiments en idées, et nous prétendons ne donner notre amour ou notre foi qu'à des vérités universelles. Nous rationalisons notre vie affective, et, avec plus ou moins d'illusion, nous ne cédon's à l'appétit, à la passion, à l'intérêt que lorsque nous leur avons donné la clarté d'une idéologie, et la beauté d'un idéalisme.

La conscience française, entre toutes les lois morales chérit celles qui se prêtent le mieux à être conçues comme des idées de la raison. C'est d'abord la loi d'égalité, la plus intellectuelle, abstraite, géométrique des notions morales: un homme = un homme; moi = toi = lui. Liberté, justice, fraternité, tout dérive de là, et dans notre facilité à professer que les Peaux-Rouges, les Chinois et les nègres sont des hommes comme nous, il entre moins de charité que de géométrie. Notre puissance d'abstraction élimine spontanément de la notion "homme" la couleur de la peau.

Dans la France, par delà l'amour irraisonné du sol natal, nous aimons une patrie; nous préférons notre patrie, sans la mettre au-dessus ni en dehors de l'humanité. Jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle, l'expression littéraire du patriotisme français a été la tragédie d'*Horace*, qui, en offrant à chaque homme de n'importe quelle nation sa patrie à chérir sous le symbole de Rome, nous enseignait à la fois le dévouement à la France et l'égalité de toutes les patries.

Nous avons fait plus encore pour rationaliser le patriotisme. La France a toujours été mise par ses enfants au service d'une idée. Nos aïeux, à la croisade, travaillaient pour Dieu: *gesta Dei per Francos*. La France de la Révo-

lution, moins sans doute qu'elle n'avait rêvé, mais plus qu'aucun autre peuple, a travaillé pour l'humanité.

Un besoin de notre nature nous fait regarder les affaires de ce monde du point de vue universel, du point de vue de la justice, du point de vue de Dieu. Aussi défendons-nous, parfois selon et parfois contre nos intérêts, l'indépendance Américaine, l'indépendance Grecque, l'indépendance et l'unité Italiennes. Nous nous passionnons pour la Pologne et la Finlande jusque dans l'alliance du tzar. Nous entrons facilement, contre nous-mêmes, dans les raisons des autres nations; et nous prétendons soutenir notre droit, parce qu'il est *droit*, non par ce qu'il est *nôtre*. La partie adverse a toujours chez nous d'ardents avocats, et notre patriotisme, autrement si fier, ne s'excite pas, même devant l'affront, si notre jugement nous fait douter de notre droit: nous l'avons bien vu aux jours de Fachoda. Même aujourd'hui, nous ne voulons pas que l'Alsace-Lorraine nous revienne par le simple fait brutal de la victoire; mais nous voyons ce retour dans le plan total d'une Europe nouvelle fondée sur la justice.

Notre moralité prend la forme de la raison. Le bien et le mal s'expriment pour nous en termes rationnels, dans leur rapport au vrai et au faux. C'est ce qui nous permet de rire si gaiement du vice. Molière nous en signale l'absurdité plus qu'il n'en excite l'horreur. Cette remarque expliquera notre aptitude à la comédie, et le rôle de la plaisanterie dans notre littérature morale. (Nous détestons le prêche et le catéchisme.) Nous aimons mieux qu'on nous montre l'homme et la vie en images fidèles et fines, et qu'on instruisse notre intelligence, laissant à notre conscience autonome le soin de s'appliquer les leçons et de se faire sa règle.

Voilà pourquoi notre littérature morale est surtout une littérature psychologique; et voilà pourquoi, s'occupant plus d'être vraie que d'édifier, et vraie gaillardement, plutôt qu'édifiante lourdement, elle s'est faite, en certains lieux, une réputation de *frivolité* et d'*immoralité*.

Le devoir s'impose à nous par l'évidence de la raison. Sans doute, en 1914, notre peuple comme n'importe quel autre à sa place, a été entraîné par l'amour de la patrie. Mais cet amour chez nous n'avait rien d'un instinct aveugle ni d'un enthousiasme mystique. Quand le paysan de France a dit en 1914: "il faut y aller," quand il a dit en 1915: "il faut tenir," quand il a dit en 1916: "jusqu'au bout, il le

faut," il était parfaitement conscient, lucide et de sang froid; les mots " il le faut " lui représentaient moins l'obligation morale que la nécessité logique. Il savait que, le postulat patriotique étant admis, c'était le moment de marcher, de durer, de ne pas lâcher : la lâcheté, la faiblesse, la capitulation eussent été absurdes comme l'avarice d'*Harpagon*, ou la crédulité du *Malade*. De là l'absence de fièvre, d'ébullition, dans l'héroïsme du *poilu* : si l'on veut que la France vive, est ce que l'on peut refuser de la défendre ? c'est le simple bon sens qui mène l'homme sous les shrapnells ou le maintient dans la boue des tranchées.

L'Allemagne a essayé plusieurs fois de nous tenter par une paix baclée. Mais " pas si bête " : tous nos poilus aperçoivent trop nettement l'avenir qu'elle nous ferait.

Quelques singularités, quelques contradictions de notre vie sociale et politique s'expliqueraient par le jeu aisé de l'intelligence.

Nulle part les différences intellectuelles entre les classes, entre les supérieurs et les subordonnés, ne sont plus atténuées que dans notre pays. Nulle part l'inférieur n'est plus prompt et plus apte à juger son chef ; nulle part le chef n'a plus besoin de justifier à chaque minute qu'au grade, au galon, il joint le mérite. Il en résulte un affaiblissement de la discipline, une facilité à s'insurger contre le commandement qui ne paraît pas justifié par la circonstance ou la raison, un émiettement incessant des partis et des groupes, une tendance pour tout dire, à l'anarchie, qui nous ont conduits souvent près de l'abîme.

Nous avons jusqu'ici toujours trouvé le remède dans la source même d'où venait le mal. Quand l'heure du danger national est venue, le coup d'oeil clair et prompt qui nous fait juger les situations, nous ramène instantanément à la discipline, nous fait taire et obéir, désirer l'autorité ferme, même dure ; et l'intuition instantanée des nécessités urgentes nous fait nous transformer, nous réadapter d'une façon surprenante : nous sommes *débrouillards*.

On expliquerait de la même façon que nous soyons à la fois si routiniers et si révolutionnaires. Routiniers, parce que nous doublons toujours le fait d'une théorie, et nous ajoutons à la résistance passive des habitudes une adhésion active de la raison qui légitime ce qui est. Révolutionnaires, par ce que, quand l'idée a conquis nos esprits, nous ne

pouvons pas souffrir qu'elle ne soit pas inscrite dans les faits. Plus les institutions et les habitudes résistent, plus la vérité nouvelle nous travaille; elle acquiert sourdement une puissance explosive, et un beau jour tout saute.

La violence de nos luttes politiques résulte de ce que l'on ne se bat chez nous que sur des idéologies, pour lesquelles on ne peut accepter de transaction ni d'arbitrage. Qu'il s'agisse d'un impôt, des douanes, d'une augmentation de salaire, ou du thème latin, il ne s'agit pas d'accorder des intérêts, ni même de chercher l'utilité sociale; il s'agit de servir ou de trahir la Vérité, de confesser ou de renier la Doctrine. Il y va pour le moins de l'avenir du pays ou de la civilisation. Notre fanatisme n'est pas brutalité ou violence de tempérament; notre intolérance est une intolérance intellectuelle. Nos contradicteurs sont des gens qui ne veulent pas voir clair en plein midi, qui nient que  $2 + 2 = 4$ : est-ce qu'on n'aura pas raison de leur couper un peu la tête, pour leur apprendre à raisonner?

Je n'ajouterai plus qu'une observation. Le Français comparé aux autres types nationaux, est un homme qui a des idées générales, qui raisonne par idées générales. C'est notre péché mignon: la différence de culture et de classe n'y fait rien. Dans les académies, dans les salons, au Parlement, dans les journaux, au village, il se fait en France, un débit, un échange, une bataille d'idées générales qui dépassent toute imagination. Les cabarets mêmes bourdonnent d'idées générales plus que de mouches, et il s'y consomme plus de concepts que d'alcool.

La *culture générale*, c'est à dire le développement d'une aptitude universelle de l'intelligence, est la forme même de *l'honnête homme*, qui n'a pas "d'enseigne," qui n'est ni mathématicien ni grammairien ni ingénieur, mais qui au besoin suffira à tout. C'est parce que notre littérature a été faite pour cet homme universel, qu'elle est si riche d'idées. Nombre de livres qui ailleurs eussent été des ouvrages spéciaux, des livres de philosophie, de théologie, de sociologie, d'histoire naturelle, d'érudition, d'exégèse, ont été offerts chez nous au grand public. Les dames même ont lu Descartes, Montaigne, Pascal, Montesquieu, Buffon, Renan. Si technique que soit le sujet, nous voulons penser pour tout le monde, et écrire avec les mots de tout le monde.

Nous n'avons cessé de subordonner le savoir spécial à la valeur humaine. Nous ne nous contentons même pas de

réunir plusieurs spécialités : être à soi seul une collection de spécialités, ce n'est pas encore être un homme. Rester un homme, ce n'est, pas pour un militaire, jouer de la flûte ou causer métaphysique, comme le grand Frédéric. C'est conserver la conscience qu'au dessus des vérités militaires il y a des vérités humaines que même les nécessités de la guerre, la science technique de la guerre, doivent respecter. Nos Bugeaud, nos Faidherbe, nos Brazza, nos Galliéni, pour ne parler que des morts, le savaient bien. Ils n'ont jamais consenti à être de purs spécialistes de la conquête et de la destruction.

Evidemment, à certains égards, notre goût de la culture générale nous fait dans le monde actuel une position désavantageuse. La civilisation moderne réclame de plus en plus impérieusement la spécialisation. Nous le savons, mais nous ne voulons pas résoudre le problème par le sacrifice de l'un des termes : c'est trop simple. Nous voulons, même au risque de certains retards et de certains périls, conserver l'humanité dans la spécialité, et porter au maximum chez notre citoyen la capacité technique sans affaiblir le bon sens universel. Nous croyons fermement que, si c'est difficile, ce n'est pas la quadrature du cercle.

Je ne voudrais pas qu'on se méprît au sens des remarques précédentes. Je ne fais pas de tous les Français des rationalistes, des logiciens, des amateurs d'abstractions. Nous avons chez nous de toutes les sortes d'esprits. Nous avons des mystiques, des inconscients, des passionnés, des poètes. Comparez les Français entre eux : vous retrouverez toute l'échelle des caractères humains. Mais comparez les Français aux étrangers. Vous apercevrez sans peine qu'un romantique Français est moins loin d'un classique Français que d'un romantique Anglais ou Allemand ; qu'un Catholique Français ressemble plus à un rationaliste Français qu'à un mystique Espagnol ou Flamand ; qu'un socialiste Français a moins d'affinité avec le camarade Allemand ou Russe qu'avec un libéral ou un réactionnaire Français. Et c'est ce trait d'union du tempérament national, sous la contradiction des doctrines et des croyances, que j'ai essayé de faire apparaître.

GUSTAVE LANSON.